Document generated on 05/28/2025 6:28 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

La belle dame du Pic Rouge

Patricia Chauvin-Glonneau

Number 74, Summer 2003

Mémoire(s)

URI: https://id.erudit.org/iderudit/3654ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Chauvin-Glonneau, P. (2003). La belle dame du Pic Rouge. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (74), 77–85.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2003

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

La belle dame du Pic Rouge

Patricia Chauvin-Glonneau

Depuis quelques jours déjà, des foyers sporadiques menaçaient la forêt au-dessus du village.

« Chasseurs de primes d'assurance », commentait entre ses dents mon hôtesse. « Si le vent s'en mêle, ce sera la catastrophe ! Saviez-vous que notre île si luxuriante a déjà entièrement brûlé ? Pas très longtemps après sa découverte. Et l'incendie a duré deux années entières… » ajoutait-elle d'un air réprobateur.

Chaque après-dîner, nous suivions à la jumelle l'évolution flamboyante des feux. J'évitais donc pour quelque temps les promenades solitaires dans les forêts d'eucalyptus et de mimosas en fleurs qui nappaient la montagne d'odeurs enivrantes et me lançais à la découverte de la petite capitale et des églises villageoises. Il y avait encore peu de touristes sur l'archipel et je pouvais admirer à loisir les peintures naïves et les fresques sur les voûtes de bois de Corpo Santo, dont on faisait grand cas.

Un matin, mon arrivée dérangea une jeune femme en prière. À peine avais-je refermé derrière moi les lourds vantaux de chêne du second portail qu'elle avait disparu, comme happée par le décor. Avais-je rêvé ? Avait-elle pris les traits immobiles de cette madone rustique ou de cette Ève du Paradis terrestre ? Un bouquet d'agapanthes bleu tendre, bien réelles, reposait là où mon inconnue effarouchée priait un instant auparavant.

Le lendemain, je crus reconnaître son parfum alors que je me penchais sur une vitrine à la Casa do Turismo. Le temps de lever le regard, une ombre fugitive glissait derrière moi sur la vitre, avant de s'effacer. Je sentis mon cœur s'affoler. Trop tard ! Elle s'était déjà éclipsée. Une fleur pourpre de dragonnier ornait son oreille droite…

C'est ainsi que jour après jour, au gré de mes visites insulaires, que ce fût au parc des orchidées ou au détour d'une ruelle pentue, je l'aperçus… Moi perpétuellement aux aguets. Elle sur le qui-vive, prête à m'échapper. Pour mieux m'aguicher ? Un petit jeu s'établissait entre nous. Cherchait-elle à me surprendre ? Je me sentais des humeurs de chasseur ; à défaut d'amant éconduit.

« Alors, Monsieur l'artiste, me gratifia ce soir-là mon hôtesse, lorsque je regagnai la villa Adelaïda, votre visite à Funchal vous a-t-elle satisfait ? »

Elle avait dû guetter le ronflement de ma voiture dont le moteur s'emballait toujours dans les montées vertigineuses de San Roque. Comme d'habitude depuis bientôt quatre mois que je résidais dans la superbe propriété du senhor Tavial, je rêvais égoïstement de m'affaler, seul, dans un des fauteuils de rotin de la véranda et d'embrasser en silence le paysage grandiose des terrasses plongeant en abîme vers l'océan et la brume, toujours présente à cette époque de l'année. C'était compter sans la senhora Elvira qui épiait mon retour, avide de nos conversations vespérales. Le plateau du thé était déjà disposé sur la table basse et l'eau bouillonnait sur la vieille cuisinière dont elle ne se séparerait jamais…

Au début de mon séjour, la senhora Elvira me pensait journaliste et toute sa personne reflétait une certaine mise à distance. Mais, depuis qu'elle avait aperçu mes carnets de notes et de croquis, elle me croyait peintre et, à l'évidence, je montais chaque jour un peu plus dans son estime. Elle multipliait les tête-à-tête. À vrai dire, j'étais à cette époque écrivain en mal d'inspiration, mais pour rien au monde je ne le lui aurais avoué. Par fierté, d'abord. Ensuite, parce que des lèvres pulpeuses de cette dame, au demeurant charmante, mais infiniment bavarde, éternellement à l'affût des derniers potins du village, j'apprenais jour après jour un fourmillement d'anecdotes que je consignais soigneusement dans un carnet tenu secret.

Je n'avais pas envie de bavarder ce soir-là, au grand dam de mon hôtesse qui se languissait. J'eus néanmoins pitié d'elle. Par pure civilité !

« Alors, Monsieur l'artiste, qu'avez-vous vu, aujourd'hui ? insista-t-elle.

— Je ne suis pas allé au Jardin tropical, vous ne verrez pas de jolies fleurs dans mon carnet, je le crains…

— Mais alors qu'avez-vous fait, dites-moi ? supplia-t-elle presque, s'appuyant des deux mains au dossier de mon fauteuil, les franges de son châle effleurant ma nuque.

— Je me suis installé au bord de l'océan, à l'un de ces kiosques où l'on rêve de Riviera et j'ai croqué les touristes. J'ai surtout fait des caricatures de mes contemporains. Les gros, les maigres, les bronzés, les rôtis au soleil… Je n'ai pas été très tendre, je l'avoue… Tout cela en me gavant de jus de papaye et de sirop de maracuja. Voulez-vous y jeter un coup d'œil ? »

Évidemment, elle n'attendait que cela et entreprit de feuilleter mon carnet en gloussant d'amusement. Le thé refroidissait en volutes mauves au-dessus des tasses. Son avant-bras nonchalamment posé sur l'accoudoir de mon fauteuil. Sa joue presque au contact de la mienne.

« Monsieur John, êtes-vous devenu subitement sourd ?

— Pardon ?

— Cela fait trois fois que je vous propose de mon bolo do caco, vous ne l'aimez plus ?

— Excusez-moi, mes pensées étaient ailleurs, murmurai-je en m'emparant d'une belle portion de ce gateau aux patates douces, encore tiède, juste sorti du four. Prêt à simuler un appétit que je n'avais pas.

— Vous rêviez ?

— Je le crois bien, avouai-je…

— Ah, je vois », fit-elle d'un air entendu en se redressant.

Ses seins fermes moulés dans un chemisier brodé frôlèrent mon bras.

Je lui jetai un coup d'œil ahuri.

La brume escaladait le ravin. Je prétextai le froid pour me retirer. Elle me rappela. Non, merci, je ne dînerais pas. Et mon projet de marche dans la levada de Ribeiro frio avec son mari le senhor Tavial ? Impossible demain, vraiment. C'est vrai que

j'avais jusqu'alors pris un grand plaisir à parcourir la montagne guidé par mon hôte. Le surlendemain; d'accord? Je devais d'abord me rendre de nouveau à Funchal... Oui, un rendez-vous d'une extrême importance. Des pellicules photographiques laissées à développer chez un photographe du centre-ville... Mon hôtesse n'insista pas et respecta mon silence mais je sentis sur ma nuque son regard en coulisses qui m'accompagnait, tandis que je traversais la véranda pour regagner ma chambre. Je me sentais tellement différent, tout à coup.

Longtemps j'entendis les chuchotements de la senhora Elvira à son époux ponctués d'exclamations discrètes de la belle voix de basse du senhor Tavial. J'avais envie d'être seul. Mais ne pouvais trouver le sommeil. Pour la première fois depuis le début de mon séjour, j'utilisai le chevalet que mon hôtesse avait installé devant la fenêtre de ma chambre, dès lors qu'elle s'était imaginé que j'étais peintre. En quelques traits, je tentai d'esquisser mon inconnue. Telle que je l'avais croisée le matin même. Si belle. Si différente. Son visage m'obsédait et j'étais incapable de l'inscrire sur la toile! Ses yeux verts. Peu à peu la silhouette prit forme. Un chignon noué sur la nuque. Une tunique de mousseline pastel sur une longue robe de lin écru. Mais finalement, ma main ne traça qu'une ébauche maladroite.

La somptueuse gerbe de strélizias et d'orchidées qu'elle avait achetées au marché narguait mon impuissance. Le fardeau n'alourdissait pas les bras de la promeneuse. Qui marchait. Indifférente à la foule affairée. Dans l'embouteillage matinal. Elle avait détaché sa chevelure comme je la frôlais presque. D'un simple geste. Naturel. Elle tenait un peigne d'écaille. J'avais humé le parfum boisé de ses cheveux dénoués... A-t-on jamais peint un parfum?

La voix de la senhora Tavial se fit plus aiguë: «Je t'assure, Andreas, il a eu une bonne fortune... Il est amoureux!»

En signe de protestation muette, j'éteignis immédiatement ma lampe de chevet. Lançant un regard torve en direction de la véranda.

Je quittai très tôt la villa Adelaïda le lendemain matin. Peu disposé à rencontrer mes hôtes, j'évitai soigneusement de les

réveiller. Les festons de métal peint de la véranda étaient encore englués de nuit et le marbre du carrelage, glissant d'humidité.

À Funchal, grande fut ma déception. Ma belle inconnue n'apparaissait sur aucun cliché. Il est vrai que j'avais tenté de saisir son image à l'improviste, à l'instant même où je l'avais aperçue venant dans ma direction. Je me savais piètre photographe mais, tout de même, rater un cadrage aussi simple!... C'était étrange, le métal de la balustrade, les azulejos bleu délavé, la foule étaient parfaitement nets sur fond de paysage urbain. Et ma beauté tropicale, nulle part. Absente! Envolée, gommée... Je passai le reste de la journée au Jardin botanique, à dessiner des orchidées aux formes suggestives et rentrai de fort méchante humeur à San Roque.

La senhora Elvira m'attendait.

« Enfin, vous voilà! J'étais si inquiète », s'exclama-t-elle en se pressant contre moi, agrippant mes mains.

Puis, contrairement à mes craintes, mon hôtesse garda le silence et ses distances après ces quelques mots. Elle me regardait d'un air navré en cette fin d'après-midi morose. Elle ouvrit enfin la porte de ma chambre et désigna de la main l'esquisse que j'avais laissée sur le chevalet.

« D'où la connaissez-vous? demanda-t-elle d'une voix contrainte.

— Je l'ai croisée plusieurs fois. Dans des églises, au musée, hier, en allant visiter le marché. Elle en sortait juste... Vous la connaissez? Quelle timide jeune femme, n'est-ce pas? Je m'efforçai de prendre un air détaché.

— C'est elle qui vous a séduit?

— Non! »

Ma réponse était trop hâtive pour être sincère. La senhora Elvira posa sa main sur mon poignet et ne la retira pas. Sans répondre. Elle appuya doucement son front contre mon épaule.

« Et vous même, la connaissez-vous? répétai-je platement

— Je ne l'ai jamais rencontrée, Dieu soit loué! Mais ma cousine Sofia l'a vue un jour. Il y a longtemps déjà, juste avant son veuvage.

— Longtemps ? Mais ce devait être une petite fille ! Elle est si jeune ! »

Elvira garda un silence farouche. Le front soucieux. Les lèvres amères.

« Et alors ? Quel mal y a-t-il à admirer une si jolie femme ? »

Décidément le trouble de mon hôtesse ressemblait à celui d'une femme jalouse… Je commençais à ressentir une gêne certaine. La senhora Elvira lâcha mon poignet pour se cacher un instant le visage dans les mains. Puis elle se signa et gagna la cuisine pour y préparer le thé.

« C'est étrange, lui lançai-je de mon fauteuil sur la véranda. Son allure m'a beaucoup impressionné. Elle est si belle, si aérienne. Je l'ai prise en photo. Les clichés sont ratés, hélas.

— Évidemment, on ne peut pas la photographier. Vous avez déjà essayé de photographier des fantômes ?

— Pardon ? Vous plaisantez ?

— Sur ce sujet ? Jamais !

La senhora Elvira vint se poster derrière moi. Ses mains me saisirent aux épaules. Elle claquait des dents. J'étais résolu à ne pas m'abandonner à ses gestes équivoques. Mais ce tremblement si violent m'ahurissait. L'arrivée de Tavial me tira de cet embarras et je regagnai ma chambre. Mes hôtes restèrent un moment sur la véranda avant de se retirer à leur tour. Silencieux. Seul le bourdonnement des insectes emprisonnés sous la lampe troublait la nuit tombante. Je ne dormis pas cette nuit-là.

Depuis mon installation chez les Tavial, quand je ne me sauvais pas à l'aube, nous avions l'habitude de prendre tous les trois le petit déjeuner sur la terrasse. Mes hôtes m'attendaient. Elvira me dévisagea longtemps. Son regard me dénudait. Andreas fumait nerveusement.

« Ainsi, vous ne connaissez pas l'histoire de la belle dame du Pico Vermelho ? »

Elvira vint s'asseoir en face de moi.

« Nous devons l'informer, n'est-ce pas, dit-elle à l'adresse de son époux. C'est une histoire si ancienne et si terrible…

— Tu dois tout lui dire, chuchota-t-il, sa belle voix grave étriquée dans un souffle court. Il quitta la terrasse.

« C'était il y a très longtemps. Peut-être quatre-vingts ou cent ans après la découverte de l'île par Zarco. On ne cultivait déjà presque plus la canne. Tous les esclaves amenés d'Afrique avaient été déportés au Brésil. Il ne restait que cette jeune femme, une octavonne, d'une grande beauté, que son père, un petit propriétaire portugais, avait gardée auprès de lui, sur son exploitation du Pic Rouge. Elle était très belle, très douce et très instruite. Le fils d'un marquis de Funchal tomba fou amoureux d'elle. Elle lui résista longtemps. Mais elle l'aimait aussi. Lorsqu'il lui proposa le mariage, elle accepta. Et bientôt elle attendit un enfant. Le père de son époux, de rage, incendia la plantation de la jeune femme. Environnée par les flammes, elle ne trouva de refuge que dans une cascade qui apparut inopinément. Elle s'y jeta et nul ne la revit jamais. Son nom, tout comme celui du marquis, a été oublié. Mais ici tout le monde connaît la Belle Dame du Pico Vermelho…

— Mais il n'y a pas de cascade au Pic Rouge !

— Non, la cascade jaillit à l'instant où elle s'y précipita et se tarit immédiatement après. Ta belle, celle que tu as rencontrée, était-elle enceinte ? »

Je réfléchis un instant. J'étais interloqué.

« Peut-être, dans ses vêtements vaporeux… Et peut-on savoir pourquoi elle apparaît à notre siècle ?

— Depuis lors, elle n'apparaît qu'aux artistes mais aucun n'a pu représenter son visage. On sait qu'elle est l'annonciatrice des catastrophes, murmura Elvira à regret. Et on dit aussi qu'elle est devenue méchante et très jalouse… » Mon hôtesse se pencha par-dessus la table. Je vis la naissance de ses seins dans l'échancrure du peignoir lavande. Son corps sentait le vétiver. Ses lèvres effleurèrent les miennes.

Les jours suivants se transformèrent en un véritable calvaire. Le senhor Tavial lui-même semblait inquiet pendant nos promenades dans les levadas. Il ne me lâchait pas d'un pas. Sursautant au moindre craquement. L'attitude d'Elvira me déroutait. Lascive et affolée. Et le soir, les voisins et les voisines passaient nous

saluer de loin, en chuchotant entre eux d'un air apitoyé. Elvira guettait le distributeur de journaux, quand elle ne suivait pas avec avidité les informations télévisées ou qu'elle n'entretenait pas de longs conciliabules attristés au téléphone. Je ne pouvais m'éloigner de la villa Adelaïda sans qu'elle me recommande de prendre soin de moi. Parfois, elle s'agrippait à mon bras, à mon cou puis se dégageait brutalement. Devant cette folie collective qui frisait l'hystérie, j'envisageais même de quitter ce logement séduisant et paisible pour une chambre en ville, plus anonyme. Néanmoins, je ne mis pas ce projet à exécution. Par lasciveté sans doute. Du reste mon séjour touchait à sa fin. Et mon inconnue ne se manifestait plus. Je travaillais sans relâche. Pour oublier ce désordre et satisfaire mon éditeur.

Vint le dernier soir sur l'île. Mon regard fut attiré par le flanc de la montagne. L'obscurité était trouée de taches rougeoyantes. Au-dessus de nous la forêt d'eucalyptus et de mimosas s'embrasait. Ma superbe inconnue plongeait dans une cascade de flammes. Je restai interdit, mon verre de Madère à la main. Je ne pus m'empêcher de regarder mon hôtesse et son air de triomphe désolé :

« Elle est là, n'est-ce pas ? J'ai si peur pour toi, John », murmura-t-elle. Elle était blême et se signait machinalement.

J'avais rangé mes notes et mes effets. Sous prétexte de reprendre le chevalet, mon hôtesse pénétra dans ma chambre. Elle se lova contre moi. Ses doigts agiles dégrafant ma braguette et mon ceinturon de cuir. Ses lèvres charnues au creux de ma clavicule. Sa langue sur ma peau.

« Ton mari, demandai-je bêtement.

— Il est au Conseil du gouvernement de l'archipel. Jusque tard... »

Nous fîmes l'amour. Le corps d'Elvira était superbe et s'offrait avec grâce et volupté. Longtemps plus tard, elle se dégagea de moi.

« Tu sais, Andreas sait ce que je fais avec toi en ce moment.

— Heureusement que je ne ferai que le croiser demain matin.

— Il sait et il est d'accord. Peut-être qu'il te remerciera un jour... Tu lui as fait très peur pendant ton séjour...

— Parce que tu as passé ton temps à essayer de me séduire ?

— Non, ça, c'était notre plan. Il a eu peur parce que tu semblais si froid.

— Je travaille... Alors, c'était à cause de mon fantôme ?

— Je t'en prie, ne plaisante pas avec la Dame ! Non, à cause de ton indifférence à mon égard. Il t'a cru homo... À ton avis, pourquoi avons-nous décidé de louer une chambre à un étranger ? Quelle motivation ? Nous sommes riches, nous pouvons rencontrer des quantités de gens, nous avons tout pour être heureux. Qu'est-ce qui nous manque ? Un enfant. Andreas est stérile et nous voulons un enfant. Absolument ! Je t'en prie, John, fais-moi cet enfant...

— Alors, toutes ces manigances... Mais la jalousie de ta rivale du Pico Vermelho ne te fait pas peur ?

— Je t'en prie John, nous désirons tant cet enfant. À qui pourrions-nous demander, sinon à un étranger ? Personne ne saura...

— Sauf elle !

— Tais-toi ! »

Trois mois plus tard, alors que mes activités londoniennes avaient de nouveau investi tout mon temps, une lettre me parvint de Madère. Bordée de noir. Andreas Tavial m'y annonçait le décès accidentel d'Elvira. Un pan de montagne s'était éboulé, écrasant sa voiture. Non loin du Pico Vermelho. La tuant net, ainsi que l'enfant qu'elle portait...